



# Emil Ferris,

## la sorcière bien aimée

Alors que Theaster Gates, pilier de la vie culturelle à Chicago, expose pour la première fois en France au Palais de Tokyo, un autre ouragan souffle depuis la Ville aux vents avec l'irruption de *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*, un roman graphique fleuve de 800 pages, dû à une inconnue de 56 ans, Emil Ferris, qui remporte un succès fulgurant et dont les droits au cinéma ont été achetés par Sam Mendes. Journal intime d'une artiste prodige, le premier tome, digne du *Frankenstein* de Mary Shelley, est un chant d'innocence et d'expérience, une encyclopédie hallucinée de l'histoire de l'art et des larmes. Sous couvert de raconter l'histoire de Karen Reyes, une enfant de dix ans qui se prend pour un loup-garou et qui enquête sur le suicide de sa belle voisine juive Anka Silverberg, *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* révèle la violence de l'Allemagne nazie tout autant que celle de Chicago dans les années 1960. Cet opus miraculeux est aussi l'affirmation éblouie au droit à la différence et à la liberté d'être ce que l'on veut. Alors qu'Angoulême vient de décerner le prix du meilleur album de l'année à l'ouvrage, puisse cette ode rester à Emil, notre sorcière bien aimée, « l'une des plus grandes artistes de bande dessinée de notre temps » selon Art Spiegelman.

### ■ ENTRETIEN AVEC EMMANUEL DAYDÉ

**EMMANUEL DAYDÉ** **Vous ne devenez dessinatrice qu'après avoir frôlé la mort à 40 ans, en contractant une méningo-encéphalite grave à la suite d'une piqûre de moustique. Comme Jean Dubuffet, vous êtes une artiste tardive, qui apparaît d'un seul coup avec un chef-d'œuvre du genre *Guerre et Paix* ! Ce trop-plein serait-il dû à un désir longtemps empêché ?**

**EMIL FERRIS** J'ai été atteinte d'une forme sévère de scoliose, qui m'a empêchée de marcher avant l'âge de 3 ans. Aux alentours de 16 mois, comme je ne pouvais pas le faire en marchant, j'ai découvert le monde en dessinant. Une fois adulte, je rêvais de dessiner des flippers. J'ai donc été voir Bally à Chicago, qui était alors la première entreprise de flippers du monde. Ils ont adoré mes esquisses mais ils m'ont dit qu'une femme au milieu de tous ces hommes aurait été « inappropriée » et qu'ils ne pouvaient pas m'engager. Et cela m'a poursuivie toute ma vie, jusqu'aux 48 refus que j'ai dû essayer pour mon manuscrit

**Votre seconde naissance semble avoir eu lieu, très tôt après la première, dans l'enceinte de l'Art Institute de Chicago, là où vos parents se sont rencontrés. Est-ce en hommage à votre père, réalisateur de dirty comics à ses heures perdues, ou aux collections du musée que votre livre déborde ainsi de reproductions de tableaux ?**

Tous les tableaux que je montre, je les ai vus enfant à Chicago. Mon père m'emmenait à l'Art Institute comme on irait à une réunion de famille. Il me disait : « Va passer un peu de temps avec Delvaux. » Donc je m'installais

devant un tableau et je commençais à le dessiner. J'imaginai même parfois rentrer dedans – comme cela arrive à mon héroïne avec *Saint Georges et le dragon* de Martorell. Avec son mini dragon-toutou, ce tableau faisait partie du circuit obligé de toutes les écoles – ce qui ne serait plus possible aujourd'hui car, depuis la sortie du livre, ils l'ont déplacé en hauteur, afin qu'on ne puisse pas le toucher... Je pense que les gens sont réticents à admettre que les enfants comprennent la vie et vivent des choses traumatisantes. Ainsi, moi, j'adorais le crâne sans mâchoire de la *Tentation de la Madeleine* de Jordaens ou le *Saint Romain d'Antioche* de Zurbarán qui montre sa langue coupée et qui continue de parler, de la voix caverneuse de Vincent Price dans les films d'horreur. Ces œuvres d'art sont un langage qui nous fait comprendre ce qu'est l'expérience de l'humanité ou ce que c'est que d'être un monstre – ce qui est la même chose à bien des égards.

**Comment avez-vous procédé pour choisir ces tableaux qui, parfois, n'ont qu'un lien plutôt lâche – voire aucun – avec votre récit ?**

Karen aime beaucoup l'art. C'est le prisme par lequel elle voit le monde. Au début, je voulais surtout reproduire des œuvres surréalistes comme *Le Village des sirènes* de Paul Delvaux ou *Le Rocher* de Peter Blum (conçu pour la fameuse maison *Fallingwater* de Frank Lloyd Wright). Comme on ne m'a donné l'autorisation ni pour l'un ni pour l'autre, j'ai eu trois jours pour les remplacer avant publication ! J'ai fait une sorte de collage entre le visage vert de May Milton dans *Au Moulin-Rouge* de Lautrec, la *Judith* maniériste et musclée de Van Hemessen et *La Pêche aux harengs* de Winslow Homer – qui sont juste des peintures que j'adore. Au-delà de la figuration humaine pourtant, je trouve que les mystérieux paysages de Monet, Bazille, Inness ou Sohlberg sont tout autant remplis de désir et de passion. J'aime aussi les tableaux où la





D'après «La Maison du pêcheur» d'Harald Sohlberg,  
1906, collections du Chicago Art Institute.  
2017, stylo bille sur papier, 35 x 28 cm.

lumière jaillit de l'obscurité, comme dans *Le Sabbat des sorcières* de Cornelis Saftleven, une toile d'une beauté extrême. Je pense que voir la lumière dans les moments sombres est ce qui nous définit en tant qu'humains. C'est le cas aussi du *Cauchemar* de Füssli qui, exceptionnellement, ne vient pas de Chicago mais de Detroit, une ville féroce qui me passionne littéralement. Le virus du Nil occidental que j'ai contracté en me faisant piquer a fait ressurgir une semblable férocité en moi, je me suis rendu compte qu'il était bien plus important d'être généreuse que

de quitter ce monde en n'ayant rien achevé du tout. À Detroit, ville déclarée en faillite, ce sont les habitants confrontés à la survie qui ont dû se battre pour s'opposer à la vente des chefs-d'œuvre du musée. J'adorerais pouvoir faire un livre entièrement composé de tableaux interprétés au stylo bille, comme une histoire de l'art à moi, qui mélangerait tous les genres, tous les styles et toutes les époques.

D'après «Le Cauchemar» d'Heinrich Füssli, 1781, collections du Chicago Art Institute.  
2017, stylo bille sur papier, 35 x 56 cm.

**Pourquoi avez-vous décidé d'utiliser le stylo bille ? N'est-ce pas là quelque chose qui vous rapproche de l'art brut et d'artistes singuliers comme Karl Beudelere, lui qui porte en permanence une cagoule rehaussée d'extraits des *Fleurs du mal* ?**

C'est le stylo bille qui m'a choisie, comme un monstre le ferait dans une allée sombre. C'était vraiment une décision folle, stupide même, et cela m'a pris énormément de temps. Mais que pouvait utiliser une petite fille comme Karen pour écrire son journal dans les années 1960 sinon un stylo bille ? Le stylo, dont tout le monde se sert, me permet de me raconter moi-même. Par sa banalité même, il rend les choses plus originales et surtout plus effrayantes, en confé-

rant même à l'horreur une certaine pureté de trait. Qui n'a pas crayonné quelque chose au téléphone en apprenant une terrible nouvelle ? Prenez la scène de la douche dans *Psychose* par exemple : tout le monde prend une douche, et c'est justement ce qui rend cette séquence si terrifiante. J'apprécie bien évidemment tous les artistes qui s'y sont essayés. Giacometti est incroyable, j'adore aussi « la note bleue » mortifère des environnements de Jan Fabre au Bic. Les autoportraits de Karl Beudelere que vous me montrez, et que je ne connaissais pas, me troublent profondément. Ces artistes donnent un sens à la vie mais n'essayent pas, comme moi, de transcrire le monde par ce seul médium universel.



Richard Corben.  
*Treed by Tryceratops* – *Eerie* n° 77, Warren 1976, couverture.  
1976, encre, huile et acrylique (aérographe)  
sur carton Bainbridge, 38,2 x 49,8 cm.

## Mozart Corben

Élu Grand Prix d'Angoulême l'an dernier et ayant droit à une rétrospective en 250 planches originales cette année, Richard – que Moebius appelait Mozart – Corben a tout pour déplaire. Depuis l'apparition de *Den pénis* au vent en 1975 dans *Métal hurlant*, tous les personnages de ses cauchemars rutilants apparaissent hypertrophiés, hypersexualisés et hyperviolents. En évitant cependant d'opposer ses plantureuses femmes-objets à ces piteux mâles dominant, en mélangeant cynisme, humour et érotisme et en s'inspirant de Wallace Wood comme des Préraphaélites anglais, Corben réussit à faire éclater les codes de la bande dessinée de genre. S'appropriant l'aérographe puis l'ordinateur pour modeler ses formes, faisant poser des modèles nus et inventant la couleur directe en intervenant sur les films d'imprimerie, ce dessinateur de la contre-culture fantastique use avec brio d'une technique éblouissante, demeurée mystérieuse jusqu'à ce jour. Vivant reclus dans le Kansas, la peur qu'inspire le vieux maître de 78 ans – « monolithe étrange, sublime visiteur, énigme solitaire » (Moebius) – a fini par ressembler à celle que diffusent les contes d'épouvante de Poe ou de Lovecraft, ses seuls patrons.

**Corben. Donner corps à l'imaginaire.**  
Musée d'Angoulême. Jusqu'au 10 mars 2019

**À lire :**  
**Richard Corben. Les Esprits des morts, d'après Edgar Allan Poe. Délirium – 26 €**

**Art Spiegelman dit que vous êtes « l'une des plus grandes artistes de bande dessinée de notre temps ». En retour, vous reconnaissez-vous des maîtres ?**

Les premières BD que j'ai vues étaient peut-être de Goya – ou de Daumier. L'Art Institute possède peu de peintures du maître espagnol, hormis cependant une extraordinaire série de peintures sur bois, intitulée *Frère Pedro de Zaldivia et le Bandit Maragato*, qui est une sorte de reportage brutal, façon photojournalisme, d'après un fait divers. Sa ligne est aussi délicieuse que sa noirceur et annonce la violence réaliste des *Désastres de la guerre*. Mon père aimait à me montrer Crumb, à qui mes hachures ont été comparées. Maurice Sendak me paraît cependant plus proche de moi avec ses *Maximonstres*. Sendak était fou – comme moi – de William Blake, qu'il a illustré et dont il disait : « Si Dieu existe, c'est Blake. » Les 600 pages d'*Habibi* de Craig Thomson m'ont aussi influencée. Mais quand j'ai découvert Art Spiegelman, à la fin de *Maus*, j'étais en larmes. Cela relevait de la magie, comme un exorcisme du Livre des morts égyptien. Il n'y a rien de plus difficile que de regarder en soi-même. Certains artistes donnent un sens à la vie.



*Moi, ce que j'aime, c'est les monstres.*  
2017, stylo bille sur papier, 35 x 28 cm.

**Vous considérez-vous comme une artiste ou comme une dessinatrice ?**

Comme une sorcière, regardez-moi ! Je suis une sorcière qui travaille avec des tritons et des chaudrons, c'est sale et désordonné. En vérité, écrire, dessiner, c'est jeter des sorts. La bande dessinée est à mon sens un des niveaux de sorcellerie les plus élevés.

---

## À voir et à lire

**Emil Ferris.** Œuvres en permanence à la galerie Martel, Paris / **Drawing Now**, stand galerie Martel. Carreau du Temple, Paris. Du 28 au 31 mars 2019

**Theaster Gates. Amalgam.** Palais de Tokyo, Paris. Du 20 février au 12 mai 2019

**Emil Ferris. Moi, ce que j'aime, c'est les monstres – livre premier.** Monsieur Toussaint Louverture – 34,90 €